

Le Journal des Laboratoires

Année 2020

Gratuit – 120 pages – ISSN 1762-5270

Mosaïque
des Lexiques

K

Pont-de-Braye, samedi 15 août 2020

Cher Monsieur Scève,

j'espère que vous allez bien en ces temps étranges de Covid-19. Je viens de faire une présentation de quelques-uns de vos poèmes sans votre permission, rassurez-vous ce n'est pas dans mes habitudes.

En 1998, j'ai déjà utilisé trois de vos textes dans *L'Air d'aller*, un spectacle de danse, et je n'ai pas manqué de vous nommer dans la feuille de salle. Dans cette pièce, les trois danseurs entrent en larmes, une façon pour moi de traduire votre poésie.

Quand Les Laboratoires d'Aubervilliers m'ont invitée pour une soirée de lecture, j'ai tout de suite pensé à vous. Ça s'est passé dans leur jardin le 9 juillet dernier. Il y avait deux lecteurs, Yasmine Youcef et Clément Aubert, tous deux danseurs contemporains.

Il a fallu chercher deux exemplaires de votre *Délie*, car il est épuisé dans la collection «Poésie/Gallimard». J'en ai trouvé un dans la librairie Michèle Ignazi et un autre d'occasion chez Gibert.

Je tenais à ce que les lecteurs puissent vous lire en «Poésie/Gallimard» parce que c'est dans cette édition que je vous ai découvert, grâce à un ami qui vendait des disques à Marseille. Il avait juste évoqué «Souffrir non souffrir», ce qui m'a fait aimer vos textes. Au fait, *Délie* a été réédité chez Classiques Garnier, en 2012, avec beaucoup trop de notes à mon goût, sans parler de la mise en pages.

Ce jeudi soir, il a fait très beau et chaud, l'ambiance était douce.

J'ai choisi 45 poèmes lus dans l'ordre du livre. Yasmine et Clément avaient des positions légèrement mises en scène aux quatre coins du jardin. Bref, je vous passe les détails.

J'ai pris goût à la versification ABBAACCD CD ou ABABBCCD CD. On a même pensé à planter ces lettres comme des fleurs, sur des panneaux dans le jardin, mais nous voulions une chose simple et pas trop éducative pour que les rimes sonnent d'elles-mêmes. Pas évident pour les non-connaisseurs que nous sommes de lire correctement les dix syllabes de chaque dizain, les lecteurs les comptaient mine de rien sur leurs doigts pour être justes. Et comment reconnaître le *e* muet dans le feu de l'action ?

Par ailleurs, je n'ai jamais mis ni corps ni visage sur Délie mais, selon Internet, il s'agirait de Pernelle du Guillet, une jeune poétesse. Elle aurait été emportée à 25 ans par une épidémie de peste.

Enfin, je vous informe que j'ai accepté de contribuer au journal n° 3, un prolongement papier des différents événements ayant lieu aux Laboratoires d'Aubervilliers, comme «Le Jeudi de la semaine». Faire une liste du premier vers de chaque dizain, me servir des mails échangés avec Yasmine et Clément, dessiner leurs positions dans le jardin ? J'ai encore quelques jours pour me décider, on verra bien.

Merci pour votre participation indirecte, cordiales salutations,

Martine Pisani

XLVI

Si le désir, image de la chose
Que plus on aime, est du cœur le miroir,
Qui toujours fait par mémoire apparoir*
Celle où l'esprit de ma vie repose,
À quelle fin mon vain vouloir propose
De m'éloigner de ce qui plus me suit ?
Plus fuit le Cerf, et plus on le poursuit
Pour mieux le rendre aux rets de servitude ;
Plus je m'absente, et plus le mal s'ensuit
De ce doux bien, Dieu de l'amaritude*.

* Apparoir : apparaître. * Amaritude : amertume.

XLIX

Tant je l'aimai qu'en elle encor je vis,
Et tant la vis que, maugré moi, je l'aime.
Le sens* et l'âme y furent tant ravis
Que par l'Œil faut que le cœur la désaime.
Est-il possible en ce degré suprême
Que fermeté son outrepas* révoque ?
Tant fut la flamme en nous deux réciproque
Que mon feu luit quand le sien clair m'appert* ;
Mourant le sien, le mien tôt se suffoque,
Et ainsi elle en se perdant me perd.

CXLIV

En toi je vis, où que tu sois absente ;
En moi je meurs, où que soie présent.
Tant loin sois-tu, toujours tu es présente ;
Pour près que soie, encore suis-je absent.
Et si nature outragée se sent
De me voir vivre en toi trop plus qu'en moi,
Le haut pouvoir qui, œuvrant sans émoi,
Infuse l'âme en ce mien corps passible,
La prévoyant sans son essence en soi,
En toi l'étend, comme en son plus possible.

* Sens : faculté mentale ; intelligence. * Outrepas : excès, degré suprême, perfection. * Appert : voir « apparoir ».

53	V	Y	Ma Dame, ayant l'arc d'Amour en son poing,
55	VI	Y	Libre vivais en l'Avril de mon âge,
56	VII	Y	Celle beauté qui embellit le Monde,
57	X	Y	Suave odeur! Mais le goût trop amer
59	XIV	Y	Elle me tient par ces cheveux lié,
61	XVI	Y	Je préférerais à tous Dieux ma Maîtresse,
62	XVIII	C	Qui se délecte à bien narrer histoires,
65	XXIV	C	Quand l'œil aux champs est d'éclairs ébloui,
66	XXVI	C	Je vois en moi être ce Mont Forvière,
69	XXXII	C	Soit que l'erreur me rende autant suspect
70	XXXIII	C	Tant est Nature en volenté puissante
71	XXXV	C	Jà deux Croissants la Lune m'a montré;
75	XLII	Y	Si doucement le venin de tes yeux
76	XLIII	Y	Moins je la vois, certes plus je la hais ;
77	XLVI	Y	Si le désir, image de la chose
79	XLIX	Y	Tant je l'aimai qu'en elle encor je vis,
81	LII	Y	Le fer se laisse et fourbir et brunir
83	LVI	Y	Le Corps travaille à forces énervées,
83	LVII	C	Comme celui qui, jouant à la Mouche,
87	LXIII	C	L'Été bouillait, et ma Dame avait chaud ;
88	LXV	C	Continuant toi, le bien de mon mal,
90	LXIX	C	Par le penser, qui forme les raisons,
93	LXXIV	C	Dans son jardin Vénus se reposait
97	LXXXI	C	Ne t'ébahis, Dame, si celle foudre
105	XCVI	Y	Te voyant rire avecques si grand' grâce,
107	C	Y	L'oisiveté des délicates plumes,
115	CXIV	Y	Ô ans, ô mois, semaines, jours et heures,
117	CXVIII	Y	Le haut penser de mes frêles désirs
123	CXXIX	Y	Le jour passé de ta douce présence
131	CXLIII	Y	Le souvenir, âme de ma pensée,
132	CXLIV	C	En toi je vis, où que tu sois absente;
153	CLXXXIII	C	Pourquoi reçois-je en moi mille arguments
172	CCXVI	C	En divers temps, plusieurs jours, maintes heures,
181	CCXXXII	C	Tout le repos, ô nuit, que tu me dois,
191	CCL	C	Le jeune Archer veut chatouiller Délie
195	CCLVIII	C	Le Cœur, de soi faiblement résolu,
197	CCLXI	Y	Opinion, possible, mal fondée
204	CCLXXIV	Y	Si poignant est l'éperon de tes grâces,
213	CCXCI	Y	Le Peintre peut de la neige dépeindre
219	CCCII	Y	Amour pleurait, voire* si tendrement,
233	CCCXXVII	Y	Délie aux champs, troussée et accoutrée
234	CCCXXIX	C	Voudrais-je bien par mon dire attraper,
243	CCCXLIV	C	Luth résonnant, et le doux son des cordes,
243	CCCXLV	C	Entre ses bras, ô heureux, près du cœur
300	CDXLVII	C	Si tu t'enquiers pourquoi sur mon tombeau
302	FIN	C	Souffrir non souffrir

Au début de chaque séance de l'atelier parlé de traduction, j'ai pris l'habitude de poser à l'ensemble des participants une question à propos des langues et du langage, généralement issue de ma pratique de traducteur. À cette question, chacun répond à son tour, en la reformulant si besoin, évoquant son expérience particulière, échangeant avec le reste du groupe. Plutôt que de consigner chaque réponse, j'ai choisi de formuler à partir d'elles de nouvelles questions, plus singulières, afin d'enrichir et de préciser la liste, à laquelle j'ai ensuite ajouté les questions qui me venaient, dans le but de les poser aussi et de réunir peu à peu, sous forme interrogative, les éléments d'une enquête parlée, les prolégomènes à une réflexion collective sur ce que j'appellerais la traduction ordinaire (comme on parle de langage ordinaire). Merci à toutes celles et tous ceux qui ont pris part à ces conversations.

Quel français parlez-vous? Pouvez-vous le décrire?

Qualifieriez-vous la langue que vous parlez de jargon? Celle qu'on vous parle?

Avez-vous déjà rencontré quelqu'un parlant la même langue que vous de la même façon que vous?

Diriez-vous que le français que vous parlez change?

Pensez-vous que votre façon de parler votre langue change avec votre humeur?

Avec le lieu et l'heure? La situation?

Diriez-vous qu'il existe des langues intimes ou privées, ou des façons intimes ou privées de parler une langue?

Comprendriez-vous qu'on qualifie le français qu'on parle de «trop français»?

Qu'on dise qu'on parle un français français parce qu'«une table est une table»?

Vous est-il arrivé, dans une situation donnée, de vous reprocher de parler comme vous parlez ?

Avez-vous parfois l'impression de ne pas avoir trouvé « votre » français ?

Votre français est-il plutôt celui que vous écrivez ou celui que vous parlez ?

Cela vous paraît-il avoir un sens de mettre un adjectif possessif devant le nom d'une langue ?

Pourriez-vous parler le français que vous parlez sur tous les tons ?

Y a-t-il des mots, des phrases, des expressions que vous prenez garde de traduire avant de les prononcer ?

Pensez-vous que traduire soit une façon de comprendre ou de se faire comprendre ?

Diriez-vous que si comprendre est une chance, ne pas comprendre en est une autre ?

Éprouvez-vous du plaisir à ne pas comprendre ce que disent vos voisins ?

Feriez-vous vôtre la proposition du poète américain David Antin consistant à privilégier l'acte de s'accorder (au sens musical) à celui de se comprendre ?

Que pensez-vous quand, après une discussion pénible, votre interlocuteur déclare : « Bref, je me comprends » ?

Avez-vous déjà inventé une langue ? Enfant ? De quoi était-elle faite ? Combien comptait-elle de locuteurs ?

Votre langue maternelle vous a-t-elle, à une occasion ou une autre, fait l'effet d'une langue étrangère ?

Pensez-vous que tout soit traduisible ? Que tout soit traduisible en tout ?

Par exemple : n'importe quelle langue dans n'importe quel français ?

Vous êtes-vous déjà dit, dans une situation donnée, que traduire n'était pas nécessaire ?

Pas souhaitable ?

La langue que vous parlez vous a-t-elle un jour paru ne pas convenir à la situation ?

Diriez-vous qu'il y a des langues plus appropriées à certains sujets, certaines situations ou certains moments, certaines heures de la journée ? – une langue pour les reproches, une autre pour les berceuses ?

Sentez-vous que l'environnement dans lequel on parle une langue a une influence sur cette langue ? Et vice-versa ? De quelle façon ?

Vous appuyez-vous sur une troisième langue, lorsque vous passez d'une langue à une autre ? Si oui, pouvez-vous nommer, ou, à défaut, décrire cette langue ?

Qu'évoque pour vous le mot « fidélité » ?

À laquelle des deux langues vous semble-t-il important de « coller » quand vous passez de l'une à l'autre ?

Vous arrive-t-il d'être visité par le souvenir d'une langue ?

Y a-t-il des mots ou des expressions que vous avez constaté avoir empruntés ?

Iriez-vous jusqu'à dire que sa façon de parler est le propre d'une personne ?

Éprouveriez-vous un sentiment de liberté à parler avec les mots des autres ?

Vous êtes-vous déjà surpris à parler de façon différente ? Troublé de vous l'entendre faire ?

Pensez-vous que les mots appartiennent ? Si oui, à qui ?

Pourriez-vous, du moins dans certaines situations, affirmer, comme Shakespeare dans les *Sonnets*, que : *I think good thoughts whilst others write good words* ?

Pensez-vous, comme le philosophe Ludwig Wittgenstein, qu'il est parfois nécessaire de retirer de la langue une expression et de la donner à nettoyer pour pouvoir ensuite la remettre en circulation ? Quelle expression ?

À propos de circulation : pensez-vous que cela ait du sens de comparer le langage et l'argent ?

Tous les mots ont-ils la même valeur à vos yeux ? (Par exemple : combien de déterminants êtes-vous prêt à payer pour un seul nom, combien de pronoms pour un verbe ?)

Que diriez-vous à quelqu'un qui comparerait la traduction à une opération de change ?

Comment vous y prendriez-vous pour traduire du français au français ?

Diriez-vous qu'il y a des aspects de votre langue maternelle qui vous résistent ?

Y a-t-il des aspects de votre langue maternelle que vous avez dû apprendre comme on apprend une langue étrangère ?

Vous est-il arrivé d'inventer le sens d'un mot ?

De l'oublier ?

Pouvez-vous retenir un mot que vous ne comprenez pas ?

Diriez-vous qu'il est plus facile de traduire une langue si on ne la parle pas quotidiennement ?

Vous est-il parfois plus facile de trouver les mots dans une langue étrangère ?

Sauriez-vous dire ce qui vous manque, du fait de ne pas parler telle ou telle langue ?

Le regrettez-vous ?

La langue que vous parlez tend-elle (dans certaines situations, volontairement ou non) vers d'autres langues ?

Sentez-vous plutôt qu'il arrive que votre langue soit aspirée par une autre ?

Vous est-il arrivé d'entendre parler une langue dans une autre (par exemple la structure de l'une avec les mots de l'autre) ?

Diriez-vous qu'il y a dans toute langue active une ou plusieurs langues passives ?

Diriez-vous qu'une langue qu'on parle tend vers soi ?

Qu'apprendre une langue consiste à se l'appliquer à soi-même ?

Pourriez-vous vous sentir enfermé dans votre propre langue ?

Y a-t-il des situations dans lesquelles vous préféreriez ne pas avoir à finir vos phrases ?

Ressentez-vous dans l'usage de votre propre langue une certaine contrainte ?

Les mots vous viennent-ils toujours un seul à la fois ?

Arrive-t-il que votre français s'essouffle ?

Avez-vous déjà repéré des trous dans votre langue maternelle ?

Quand une chose, un état, un sentiment nouveau se présente, quel nom lui donnez-vous ?

Que faites-vous quand un mot manque ?

Faute du mot approprié, en cherchez-vous un autre ? Préférez-vous attendre ? Vous émerveiller ? Sauter ?

Vous arrive-t-il d'inventer des mots qui existent ? Par exemple ?

Avez-vous eu parfois envie de quelque chose, sans pouvoir dire quoi ? L'avez-vous exprimé ?

Avez-vous déjà eu le sentiment qu'alors que vous passiez d'une langue à une autre, les mots, eux, restaient obstinément dans leur langue d'origine ?

Si ce n'est pas exactement le mot que vous cherchiez, vous satisfaites-vous d'en avoir trouvé un quand même ?

Avez-vous déjà songé (à l'instar du poète américain Keith Waldrop) au nombre de choses qui se sont passées dans le monde tandis que vous hésitiez entre deux mots ?

Que feriez-vous si le trou que vous avez repéré dans votre langue s'agrandissait ?

Êtes-vous toujours d'accord avec le sens donné à un mot ? Avec l'emploi qu'on en fait ?

Pourriez-vous traduire un mot par un mot que vous n'employez jamais ?

Par un mot dont vous découvrez l'existence dans le dictionnaire de langue, en face du mot dont vous cherchiez la traduction ?

Vous souvenez-vous de la première fois que vous avez entendu un mot ou une expression ? Lu ? Prononcé ?

Avez-vous déjà passé du temps à « essayer » un mot nouveau simplement pour pouvoir ensuite l'employer quand l'occasion se présentera ?

Seriez-vous satisfait si au bout de plusieurs heures passées à traduire une phrase vous obteniez un segment de votre langue à peine reconnaissable ?

Comment l'entendriez vous si quelqu'un disait d'une langue : « Je la parle, mais je ne la comprends pas » ? L'inverse ?

Lequel de vos sens employez-vous le plus souvent quand vous avez affaire aux mots ?

Diriez-vous que ce sens varie avec la langue ?

Que le langage est lui-même un sens, à côté, par exemple, du sens de l'équilibre ?

Parleriez-vous, ainsi que le préconisait le philosophe William James, d'un sentiment du *mais*, d'un sentiment du *par*, comme on parle d'une impression de bleu ou d'une sensation de froid ?

Sauriez-vous imiter (pastiche) une langue étrangère, faute de savoir (encore) la parler ?

Sauriez-vous imiter votre propre façon de parler ?

Pourriez-vous reconnaître une langue quoique vous ne la compreniez pas ?

À partir de quand avez-vous la certitude d'avoir affaire à une langue quand vous entendez une suite de sons et d'intonations inconnus sortir d'une bouche ?

Sauriez-vous vous étonner dans d'autres langues que la vôtre ?

Diriez-vous, comme la poète américaine Rosmarie Waldrop, que le langage va de soi comme vont de soi s'asseoir ou pleurer ?

À votre avis, que traduit la traduction ? Diriez-vous par exemple qu'elle « nous traduit » ?

Comment comprenez-vous cette affirmation du linguiste Émile Benveniste que, bien avant de servir à communiquer, le langage sert à vivre ?

Si vous deviez apporter une modification à la langue que vous parlez, quelle serait-elle ?

Je procède quotidiennement à ce que j'appelle un tirage, comme on peut s'adonner à l'activité de tirer les cartes, à ceci près que ce ne sont pas des cartes qui prennent place mais une oralisation matinale, de sons, en chinois. Ces sons s'assemblent en propositions, je regarde ce qu'ils disent avec un dictionnaire, et aussi ce qu'ils me disent dans la méconnaissance que j'en ai. Ensemble, ces sons forment des propositions, au sens grammatical le plus strict comme au sens le plus courant d'invitation. C'est l'exercice de leur traduction qui fait venir une image que vous lisez, en même temps que vous la voyez.

妆 晾 班

zhuāng liàng bān

costume, laisser refroidir à l'air libre, l'équipe

-

l'équipe a laissé là son costume. l'air le refroidit.

-

des parures, suspendues dans l'air, qui sèchent.
des costumes, qui ont servi à des missions, tendus sur
un fil.

-

l'équipe des costumes qui sèchent à l'air libre, le squad
des super-héros : ceux dont on est assuré du passage
en ville, par un morceau de cape abandonnée.

dans l'attente d'une prochaine mission, on repère une
équipe qui gagne, au fil tendu qui soutient les costumes
des héros.

-

ayant laissé là leur mue, encore chaude, refroidir à l'air
libre, dans l'attente d'une prochaine mission.

-

zhuāng liàng bān
妆 晾 班
le costume ne lézarde pas.



Des trente lettres de l'alphabet,
 quelles sont celles qui, restées seules,
 sont masculines?
 neutres? féminines?
 vraiment féminines?
 stériles?

*

page suivante:
 Poème acrostiche alphabétique de
 Gendun Chöp'el (Amdo, 1903 - Lhasa, 1951)
 « traduit » en partie phonétiquement
 (chaque lettre de l'alphabet tibétain
 sonoremment restituée ((autant que faire se peut))
 au début des vers français)

ཀ	ka	... quand. .conviés aux neuf saveurs. .d'un repas de fête. .douceurs pour le palais
ཁ	khà	... chœur:. .du haut d'une résidence. .très décorée. .piliers et. .solives
ག	g'a	... avons goûté. .sans astreinte. .fait entendre chacun. .notre psalmodie
ང	nga	... feigne. .qui moins que nous autres. .officiants. .de n'être pas heureux?
ཅ	ča	... tchatche. .dispensés de bavarder et. .tendus par l'effort. .de réciter. .vertueusement
ཆ	čhà	... on nous choie. .pavoisons. .dans le boudoir de. .l'assemblée des donateurs
ཇ	j'a	... déjà thés. .vêtements. .vivres. .tous biens acquis. .produits de. .violations
ཉ	nya	... n'y a-t-il personne. .d'aussi compétent. .qu'un prêtre officiant. .chaque quinze du mois?
ཏ	ta	... tas de. .difficultés. .à dénicher. .le moindre sou
ཐ	thà	... attelé à. .quoi. .une poêle à l'épaule. .par monts et par vaux
ད	d'a	... damné or. .le leur voir accumuler. .chevaux moutons et. .finalement
ན	na	... néant infernal. .qui mieux que les prêtres. .établit dessus son empire
པ	pa	... pāramita et. .autres textes fondateurs. .les lire à haute voix aura fait d'eux. .l'objet
ཕ	phà	... phare. .des donateurs de tous pays. .lait de
བ	b'a	... bufflonne. .yaourt. .rien n'est trop doux pour ces
མ	ma	... madrés. .vauriens. .s'entend-on moquer. .rompus au dénigrement.
ཙ	tša	... du Tsari aux régions centrales. .pèleriner. .n'est pas mériter
ཛ	tshà	... attisées faim et soif. .soufferts le chaud le froid. .perçue la douleur
ཎ	dz'a	... zélateur. .d'aucun parti. .depuis qu'étudié. .le Buddha
ཏ	oua	... ouaille d'un lama. .d'un moine. .d'un ermite. .tous des renards. .à quoi bon
ཐ	zha	... chapeau pointu. .son éminence l'abbé va. .d'un village l'autre
ཌ	za	... en ses zigzagues. .à la recherche de nourriture. .semblable à moi simple prêtre
ཎ	a	... ahouhou. .si tonitruante soit ma voix. .quand je lis. .le sutra de libération
ཏ	ya	... Yama notre juge. .n'en chiera pas moins. .pissera assurément
ཐ	ra	... rough. .comme de la corne. .n'étaient les prêtres
ཌ	la	... vallées et cols. .seraient. .infestés d'esprits. .de démons et de dieux
ཎ	shà	... chair et sang. .et un fort attachement. .aux biens. .n'en sont pas cause
ཏ	sa	... mais le sens. .l'intérêt des êtres. .animés partout sur la terre
ཐ	ha	... ha ha. .rien. .dans mes propos. .n'est autre que. .plaisanterie
ཌ	À	... avis aux prêtres. .tenez-vous le. .pour dit

En 2015 j'ai traduit la dernière strophe d'un poème de Gendun Chöp'el comme suit :

Renverse-t-on des lieux communs en
ciselant des harmonies? Accédez
nombreux à l'insouciance, souscrivez
chantant au déchiffrement des astres!

Aujourd'hui, en retenant d'autres contraintes formelles et d'autres éléments de sens,
j'ai envie de traduire la *même* strophe comme suit :

Langues qui disent le sceptre de par leur mélodie peuvent
-elles générer des idées incisives? on s'interroge...
nous autres qui plaidons la levée des inhibitions
appelons à soutenir le chant des sanctuaires

Le lecteur ne peut que s'interroger : quel rapport entre ces deux strophes? Prenons une notion comme «Chös sKyong», protecteur du Dharma (de la «Religion» / Loi bouddhique) qui, en tibétain, désigne aussi bien une divinité tutélaire que des prêtres la servant, l'oracle officiel (populaire) de Lhasa ou ses astrologues... Au moment de désigner le successeur du XIII^e Dalai Lama, les astrologues n'ont pas défendu les mêmes partis que le clergé dominant. Qui, quoi traduire en ces circonstances? (Dans la première version, ils sont les déchiffreurs des astres ; dans la deuxième, les sanctuaires d'où s'élève le chant.) Comment restituer le poème d'où est issue cette strophe (7 strophes de 4 vers de 7 monosyllabes), composé comme une carte de géographie céleste (ou mandala), avec répétition, à intervalles mesurés, des sons...?

Alors, il m'arrive de me servir de la prosodie d'Ulf Stolterfoht (allemand, né en Souabe en 1963) comme d'un moule pour le prélèvement des sens induits chez Gendun Chöp'el. En «percutant» cette strophe de Gendun Chöp'el avec un poème d'Ulf Stolterfoht, j'étais parvenue (en 2015) à cette fausse traduction :

S'agissant de parachever cette création morte
je m'interroge... les consonances suffisaient-elles
à générer des idées marginales? Si oui, il n'est pas interdit
de souscrire aux impudences de ce chant-ci.

je termine cet «échantillon» par la traduction | intraduction du poème de Stolterfoht qui m'a inspiré cette strophe : poème (2) des *fachsprachen [Langages techniques] II*, Basel/Weil-am-Rhein, Urs Engeler Editor 1998-2005, consacré à la figure de Johann Gottfried v. Herder (Prusse orientale, 1744 - Weimar 1803. 1770 : *Traité sur l'origine du langage*). Je souligne les vers qui m'ont aidée.

d'un coup hom fut là avec job à
langer les mers comme on fait des enfants.
pour parler comme du temps de sirach
que tous restes d'essence le contraignent à mort-

aise et qu'au havre bélier il brave la tourmente.
(«arsenaux de la neige et des grêles / au ciel
des canaux conduisent l'eau – qui apprécie?»)
te déconcerte s'entend : faut-il que le salut en

dépense! raison pour quoi près de cent ans de
bauhaus se sont accoudés au comptoir et en dis-
cutèrent. entendre parler de quelque chose c'était
plus que rarement : longue reconduction d'un texte.

ainsi eux aussi! un rêve d'orient. chante et répond à
des questions. y a-t-il eu guerre dans la ruelle?
des flamants se battant pour un fruit sont toujours
parfaitement futuristes. après nombre d'années de

service tapies des «rambardes» sur le talus des
voies de ch. de fer : qui ne serait frappé de leur absence!
voilà le point parachever la création pour ainsi dire
morte. l'intention n-iienne. non content de il décrie :

qui voudrait pouvoir composer comme ces gens? vieux
tout de même peut-être a-t-il voulu dire : mettre la main sur
l'orge tienne n'est plus de l'ordre des possibles. t'en
proposer une semblable est-ce répréhensible.

PASCAL POYET

Souleymane, dans le cahier A du *Journal des Laboratoires/Mosaïque des Lexiques* sont retranscrites deux leçons de peul que vous avez données sous l'œil de la caméra de Lydia Amarouche, et, dans la première de ces leçons, vous expliquez que le peul connaît deux grandes variantes, qu'il a deux noms : le pulaar et le fulfulde. Vous dites que le pulaar est parlé à l'Est et le fulfulde à l'Ouest, – c'est ça ?

SOULEYMANE BALDÉ

Oui, c'est ça.

P.P. Et vous dites aussi un peu plus loin que les Peuls sont un peuple de nomades. Alors, je me suis demandé : qu'est-ce qui se passe quand un Peul de l'Est rencontre un Peul de l'Ouest ? Est-ce qu'il faut traduire ?

S.B. Bien... On va commencer par dire que c'est la même langue, mais qui a deux noms. On pourrait situer la frontière, linguistiquement parlant, la frontière géographique, au Mali, et plus précisément dans une région qu'on appelle Kayes. C'est-à-dire qu'à Kayes même, dans cette région du Mali, les deux variantes dialectales de la même langue sont parlées.

P.P. Là, on parle fulfulde et pulaar ?

S.B. On parle les deux. À Kayes, on parle le pulaar et on parle le fulfulde. À partir de Kayes, si on va vers l'Ouest, c'est-à-dire la Mauritanie, le Sénégal, la Gambie, la Guinée Conakry, la Guinée-Bissau, la Sierra Leone et le Liberia, dans ces pays-là, on parle pulaar. Je dis bien *pulaar*, on entend bien deux *a* longs. Mais il est nécessaire d'apporter une précision : en fait, on dit qu'on y parle pulaar, mais pas tout à fait, parce qu'en Guinée Conakry, on appelle ce parler *pular*, avec un *a* bref.

P.P. Alors il y a trois peuls !

S.B. Il y en a trois. Même si les deux noms, on va dire, les plus connus sont pulaar à l'Ouest et fulfulde à l'Est. Donc, en Guinée, eux, quand ils parlent de leur langue, ils disent qu'ils parlent pular, avec un *a* bref. En Guinée, on parle le pular, en Sierra Leone, on parle le pular, au Libéria, on parle le pular.

P.P. Il y a des mots différents en pular et en pulaar ?

S.B. Oui, il y a des mots différents. Alors, revenons un tout petit peu... On ne va pas parler de grammaire, mais... au niveau du verbe, par exemple.

P.P. Oui.

S.B. Au niveau du verbe, le peul de Guinée, et il n'y a que lui dans le monde peul, ne pratique pas l'alternance consonantique.

P.P. Qu'est-ce que c'est que ça, l'alternance consonantique ?

S.B. J'y viens. L'alternance consonantique, c'est le changement de consonne à l'initiale. C'est-à-dire que nous avons six personnes : trois personnes du singulier et trois autres personnes du pluriel. Prenons un verbe pulaar : le verbe *'arde* (venir). Là, je le donne à l'infinitif. La racine, c'est *ar-*. *A*, *r*, et tiret. Le tiret vous dit qu'il manque quelque chose. Ce qu'il manque, en l'occurrence, c'est la terminaison : *de*. *Ar-*, c'est l'idée, le concept de «venir» ; *de*, c'est la désinence de l'infinitif. En peul, tous les verbes se terminent par *de*. Mais il y a des conditions. C'est-à-dire que si le verbe en *de* est précédé d'une consonne, on aura *de* partout. Mais en Guinée, non. Eux, ils mettent toujours une voyelle épenthétique, une voyelle de liaison. Même si *de* est précédé d'une seule consonne. Donc, eux ne diront pas *'arde*, mais *'arude*. C'est une obligation, dans leur parler, de mettre cette voyelle épenthétique. Alors que dans le reste du monde peul, si c'est après une consonne, on dira *'arde*, mais si c'est après deux consonnes... Prenons, par exemple, le verbe *soppude*, qui veut dire «couper» : on a *sopp-*, deux *p*, on les entend bien, et, après, on a *de*, et pour éviter qu'il y ait une succession de trois consonnes, ce qui n'existe pas en pulaar ou en fulfulde...

P.P. Ce serait *p*, *p* et *d*, c'est ça ?

S.B. Voilà, on a *sopp-de* ; *p*, *p* et *d*, trois consonnes. Il faut mettre une voyelle quelque part, pour éviter que les trois consonnes se touchent. On dira donc : *soppude*. Ça, tous les Peuls le disent. Que ce soit le pular, le parler de Guinée, le pulaar pour les autres, ou le fulfulde à l'Est. Donc, revenons à Kayes, au Mali, qui constitue la frontière linguistique de ces deux variantes dialectales.

P.P. Comment ils font, à Kayes ? Il y en a qui parlent fulfulde et d'autres qui parlent pulaar ou pular ?

S.B. Oui. Il y en a qui parlent le pulaar ou le pular et d'autres qui parlent le fulfulde. Quand deux Peuls se rencontrent, s'ils sont issus de régions éloignées l'une de l'autre, c'est extrêmement intéressant. Il y a un petit silence qui s'établit tout de suite, après les salutations, *No mbaddaa?* — *Jam tan* («Comment ça va ? — Très bien») ; littéralement : «La paix seulement»). S'ils veulent aller au-delà, il y a un certain temps de mise à niveau, de sélection ; un certain temps, on va dire, de recherche des mots adéquats qu'il faut employer pour se mettre au même niveau et pouvoir communiquer.

P.P. Pour s'accorder.

S.B. Pour pouvoir s'accorder. Ça, c'est au bout d'un certain temps. Pas long, mais un certain temps tout de même. Alors que quand un Peul du Fuladuu... – le Fuladuu est une région traditionnelle peule qui se situe à cheval entre quatre pays : la Guinée Conakry, la Guinée-Bissau, la Gambie, le Sénégal. Dans ce parler-là, qui est donc le pulaar, on pratique l'alternance consonantique. Et c'est quoi donc, l'alternance consonantique ? C'est le changement de consonne. Prenons l'exemple du verbe *'arde*. Si nous disons *mi arii*, je suis venu ; *a arii*, tu es venu ; *o arii*, il, elle, on est venu ; on a le *a* pour les trois personnes du singulier. Mais dès que nous passons au pluriel, le *a* laisse la place à deux choses : *nga* et *ga* ; on fait l'alternance consonantique. Moi, dans mon parler, il y a d'autres variantes encore. Dans mon propre parler, je fais l'alternance consonantique, le changement de consonne, mais je ne mets pas la nasale, *n*, je dis : *be garii*, ils ou elles sont venus. Alors que tout près de chez nous, dans une autre contrée, ils vont mettre la nasale, ils vont dire : *be ngarii*. En Guinée, par contre, ils gardent le *a*, pour les six personnes : *mi arii*, mais aussi *be arii*. On voit bien qu'ils ne font pas l'alternance consonantique, il n'y a pas de changement de consonne. Ailleurs, on dira : *be garii* ou *be ngarii*. Voilà. Ça, c'est pour le pulaar. Par contre, et c'est une autre différence notable avec le fulfulde, nous, en pulaar, disons *'arde* pour «venir», alors qu'eux, en fulfulde, disent : *warde*. Alors, qu'est-ce qui se passe ? C'est très intéressant, car en pulaar, *warde*, ça veut dire «tuer», «égorger», «abattre».

P.P. Ah !

S.B. Oui. Alors que pour eux, *warde*, ce n'est absolument pas cela ; *warde*, pour eux, c'est «venir».

P.P. Je comprends qu'il y ait un moment de silence quand ils se rencontrent !

S.B. Absolument ! Ce silence s'impose. Il s'impose pour ne pas dire n'importe quoi. Et au bout d'un certain moment, on trouve la voie, en fait, on s'accorde pour parler. Mais si on veut aller encore plus en profondeur, on est obligé de demander à l'interlocuteur : «Comment ça se dit, chez vous ?» On est obligé. Superficiellement, ça va, mais si on veut aller plus loin, ou bien on parle une autre langue – et c'est là qu'intervient le français – français, anglais, bon, c'est autre chose –, ou bien on dit carrément à l'interlocuteur : «Chez moi, ça se dit comme ça. Et chez toi, comment ça se dit ?» Il le dit et à ce moment-là, bon, on jongle sur l'alternance ou pas pour se comprendre.

P.P. On échange. On compare.

S.B. L'autre jour, je parlais au téléphone avec une femme de Guinée. J'étais ici, je téléphonais et je voulais parler à son mari. Son mari n'était pas là, et donc je parle avec cette femme. Je pouvais parfaitement la rejoindre, c'est-à-dire ne pas faire l'alternance consonantique. J'ai fait un peu exprès, en quelque sorte. Moi, je pratique l'alternance consonantique, le changement de consonne, mais elle, non. Donc, j'ai compris. Ensuite elle est allée dire à son mari : «Oui, j'ai parlé avec quelqu'un, Souleymane, qui parle un très mauvais peul !» Et son mari, mon collègue, lui a dit, «Non, non, c'est toi qui n'es pas au courant de ces choses-là, de ces changements de consonnes, de cette alternance consonantique.» Donc, elle, en fait, elle est là, dans une sorte de vase clos et ne parle que son parler. Elle ignore peut-être qu'ailleurs il y a cette possibilité d'alterner ou de ne pas alterner...

P.P. ... de parler le peul autrement.

S.B. Oui. Et que le même mot peut se dire différemment.

P.P. Justement : on parle de grammaire, mais il y a des différences lexicales, des mots qui sont différents, dans le fulfulde et dans le pulaar...

S.B. Mais oui, par exemple, nous... Quand je dis «nous»... En pulaar, il faut toujours dire «nous» ou «moi», c'est-à-dire qu'à ce moment-là, je parle de ce qui se dit chez moi, au Fuladuu, vraiment. Je ne m'occupe pas de ce

qui se dit chez l'autre, je m'occupe de ce qui se dit chez moi. Alors... Nous avons un mot pour dire « pirogue » : *laana*. Avec la classe *ka*. Si on a le temps, on reviendra un peu sur cet aspect, justement, des classificateurs. Donc, on dira : *laana ka*, « la pirogue ». C'est le premier objet que nous avons vu. Les Blancs n'étaient pas là, les Occidentaux n'étaient pas là, pour qu'on puisse voir leurs objets. Et après, plus tard, il y a eu le vélo. Un autre moyen de locomotion. On l'appelle *welo*, car le *v* existe en pulaar, mais il est peu usité, très peu, au Cameroun, par un petit groupe peul...

P.P. Donc vous l'adaptez un petit peu : *welo*.

S.B. Oui, *welo*, mais avec un *w*. Au lieu de *vélo*, on dit *welo*. Et on lui donne la classe *o*, parce que c'est un emprunt. Tous les objets ont une marque au singulier, qui est le *o*.

P.P. Ça, ce sont les objets dont le nom est un emprunt à une langue étrangère.

S.B. Oui.

P.P. Et qu'on parle fulfulde ou qu'on parle pulaar, ces mots-là sont les mêmes.

S.B. Oui. Ce sont les mêmes.

P.P. Parce qu'ils viennent de langues étrangères.

S.B. Oui. Ils viennent de langues étrangères. On emprunte la langue telle que nous l'avons entendue prononcée par la personne, le propriétaire de l'objet, mais en déformant puisque ce n'est pas le pulaar ou le fulfulde qui a forgé le mot. Donc il y a forcément une déviation, une déformation.

P.P. Vous l'adaptez aux sons de la langue.

S.B. On l'adapte, voilà. Et puis on met, au singulier, ce classificateur, *o*, réservé aux emprunts. Pas seulement aux emprunts. À Dieu d'abord, le créateur de l'univers, *Alla o*; ensuite à l'être humain, puis à tout autre objet, au singulier...

P.P. À Dieu parce que vous dites *Alla*, qui est un mot arabe et donc un emprunt. C'est aussi pour cela qu'il est de la classe *o*.

S.B. Oui. C'est un emprunt que nous avons fait à la langue arabe. Mais nous avons un mot pour dire *Dieu*. Parfois, on a le mot, mais parce que c'est plus facile ou plus beau d'emprunter, on laisse ce qu'on a et on emprunte. Mais nous avons le mot pour dire *Dieu*, qui est *Geno*. Et *Geno*, ça vient de la racine *yeed'*: bien portant, le Tout-Puissant. L'idée de puissant; incomparable en puissance. Nous avons ce mot, *Geno*, mais nous le laissons pour dire *Alla*. *Alla*, nous l'avons emprunté à l'arabe, mais attention: les Arabes, eux, mettent un *h* à la fin, *Allah*, alors que les Pulaar ne mettent pas de *h*, c'est *Alla*. *Alla o*.

P.P. Ça, ce sont les mots identiques, mais il y a des mots qui sont différents?

S.B. Oui, des mots qui sont différents, j'y viens. Alors, donc, nous avons *laana*, la pirogue, le vélo, *welo*, et après, la voiture. La voiture, on l'appelle : *laana joorndi*. *Laana*, comme la pirogue, mais cet autre objet, qui est un peu comme la pirogue, mais pas sur l'eau, qui roule sur terre, on l'appelle : *laana joorndi*. *Joorndi*, c'est la référence à la terre. Objet roulant sur la terre ferme.

P.P. La pirogue qui va sur la terre.

S.B. Oui. La pirogue terrestre, qui va sur la terre : *laana joorndi*.

P.P. Ça, c'est en pulaar. Et en fulfulde?

S.B. En fulfulde, ils diront *djamndiwal*.

P.P. Rien à voir!

S.B. *Djamndi*, c'est le fer, la ferraille, et *wal*, c'est l'augmentatif singulier. Son contraire, c'est *el*. *El*: diminutif singulier; *al*: augmentatif singulier. Donc ils diront : *djamndiwal*, *fer-gros*. Gros objet métallique, si vous voulez.

P.P. Un tas de ferraille.

S.B. Voilà : un tas de ferraille qui se déplace! Un gros objet métallique qui se déplace. C'est-à-dire que le Peul s'étonne et se dit : encore une de ces inventions des Blancs!

Extrait d'une conversation publique, le 6 mars 2020.
Texte établi par Pascal Poyet, relu par Souleymane Baldé.

Les Laboratoires
d'Aubervilliers

Conseil d'administration
Xavier Le Roy
(président)
Corinne Diserens
Alain Herzog
Latifa Laâbissi
Jennifer Lacey
Mathilde Monnier
Jean-Luc Moulène

Direction collégiale
François Hiffler
Pascale Murtin
Margot Videcoq

Équipe
Brahim Ahmadouche
(sécurité incendie)
Lydia Amarouche
(publics et
documentation)
Émile Bagbonon
(régie générale)
Sophie Bravo-Morales
(administration
et production)
Florian Campos
Chorda
(administration)

Marie-Laure Lapeyrère
(communication
et relations presse)
Ariane Leblanc
(La Semeuse et
coordination CDDU)
Souad Souid (entretien)

Le Journal des Laboratoires /
Mosaïque des Lexiques

Direction éditoriale
Pascal Poyet

Coordination éditoriale
Marie-Laure Lapeyrère

Ont contribué à ce numéro

Lydia Amarouche
Souleymane Baldé
Cindy Bannani
Étienne Charry
Gabriel Gauthier
et Théo Casciani
Les Gilets jaunes
de Pantin
Françoise Gorja
Emmanuel Fournier
François Hiffler
IMAGINE Aubervilliers
Arnaud Labelle-Rojoux
Aminata Labor
Alexandre « Cyborg »
Moreau
Marie-Claude Murtin
Pascale Murtin
Émilie Notéris
et Callisto Mc Nulty

Antoinette Ohannessian
avec Camille Barjou
et treize étudiants
de l'ÉSAD • Grenoble
• Valence
Martine Pisani
David Poullard
et Guillaume Rannou
Pascal Poyet
Leslie Ritz
Cyril Vettorato
Bénédicte Vilgrain
Fabrice Villard
Mélanie Yvon
et Elitza Gueorguieva

Relecture
Anne-Laure Blusseau

Design graphique
Julie Rousset

Imprimé en
2000 exemplaires
par Edgar imprimeur
(Aubervilliers)

sur Arena White
Rough 90 gr.
Fedrigoni France
www.fedrigoni.fr

Dépôt légal
décembre 2020

Licence
Les contenus
de ce journal sont
mis à disposition
selon les termes
de la licence Creative
Commons : Paternité
– Pas d'utilisation
commerciale –
Pas de modification.

Une biographie
de chaque autrice
et auteur est
consultable sur le site
des Laboratoires :
www.leslaboratoires.org



île de France

seine-saint-denis
LE DÉPARTEMENT

AUBERVILLIERS

Les Laboratoires d'Aubervilliers sont une association régie par la loi 1901, subventionnée par la Ville d'Aubervilliers, la Direction régionale des affaires culturelles (Drac) d'Île-de-France, le Département de la Seine-Saint-Denis et la Région Île-de-France.

Les Laboratoires d'Aubervilliers
41, rue Lécuyer – 93300 Aubervilliers
+33 (0)1 53 56 15 90
info@leslaboratoires.org

LES LABORATOIRES
D'AUBERVILLIERS

K ABABBCCD, ABABBCCD / Martine Pisani [3].
Prolégomènes à la traduction ordinaire / Pascal Poyet [7]. L'invention du chinois que je parle. Tirage journalier / Leslie Ritz [12].
Une grammaire tibétaine, chapitre 11.1.1 / Bénédicte Vilgrain [16]. Nouvelle leçon de peul : Quand deux Peuls se rencontrent / Souleymane Baldé [20].

L L'expérience des Gilets jaunes de Pantin face à l'épreuve du confinement [29]. À propos d'une pièce sonore / Aminata Labor [33]. We Will Cut You / Émilie Notéris et Callisto Mc Nulty [35]. Colère. Nostalgie du savon / Cyril Vettorato [39]. Dire à Lamine / IMAGINE Aubervilliers [42].

M C'est grâce à mon vocabulaire que je parle, bien que je ne sois pas toujours d'accord avec lui. Épisode 6 / Antoinette Ohannessian avec Camille Barjou et treize étudiants de l'ÉSAD • Grenoble • Valence [52]. Flou ambier. Pendre ce temps. / David Poullard et Guillaume Rannou [56]. SQU@RE/DAT@ / Mélanie Yvon et Elitza Gueorguieva [58]. Direction Aubervilliers #2, Sur le chantier. Fraudons, Fraudeuses, Comment bien frauder le métro ? / Lydia Amarouche [64]. Keep in Touch / Un entretien entre Gabriel Gauthier et Théo Casciani [68].

N Catalogue et la dictature du projet / Étienne Charry [75]. BWV 326 / François Hiffler [78]. Savoir être / Emmanuel Fournier [81]. Sept Encore Pour Tom : notes d'ateliers / Fabrice Villard [86]. Il ou elle et ça / Françoise Gorja [91].

O Pour célébrer Kathy Acker encore / Arnaud Labelle-Rojoux [99]. Bref, quelques chansons / Pascale Murtin [101]. Petit lexique du krump à la première personne / Alexandre « Cyborg » Moreau [105]. Bien évidemment, j'affirme être saine d'esprit / Cindy Bannani [108]. Tout le monde n'a pas eu la chance d'avoir des parents communistes / Marie-Claude Murtin [114].